NOMADISME IDENTITAIRE ET LINGUISTIQUE : COPIES CONFORMES*, DE MONIQUE LARUE ET* BAROQUE D'AUBE*, DE NICOLE BROSSARD*

Denisa-Adriana OPREA
FCRP-SNSPA, filiale de Cluj-Napoca

Résumé : *Cet article se propose de questionner le fonctionnement du sujet nomade et du nomadisme dans deux romans québécois : Copies conformes (1989), de Monique LaRue et Baroque d'aube (1995), de Nicole Brossard. Il appréhende la relation qu'entretiennent les personnages principaux des deux romans avec la langue, plus précisément avec le pluralisme linguistique, conçu dans sa dimension identitaire. Une évolution sera mise en évidence : si l'héroïne de LaRue a du mal à composer avec l'hybridité linguistique, qu'elle perçoit en tant que facteur dépaysant et de vacillement identitaire, la protagoniste de Brossard l'assume en tant que composant essentiel de l'identité postmoderne, tout en exprimant son inquiétude quant aux excès qu'on commet présentement sur la langue.*

Mots-clés *: postmodernisme, identité nomade, sujet féminin, langue, responsabilité.*

Le postmodernisme se caractérise, entre autres, par la préoccupation pour redéfinir le concept de *Sujet*. Les penseur(e)s et les théoricien(ne)s se rattachant à cette forme culturelle dénoncent la faillite du Sujet en tant que métarécit d'une modernité dont les sources remontent aux Lumières. Ils / elles explorent les dimensions autres d'un sujet en devenir, fluide, éclaté, multiple, dépendant du contexte socio-culturel et du genre. Leurs contributions participent d'un processus plus vaste, à l'œuvre notamment dans le champ des sciences humaines, qui consiste en la redéfinition des fondements et des modalités mêmes de la pensée et (de la construction) du savoir. Dans ce contexte, les notions de *sujet nomade* et *nomadisme*, telles que les a théorisées Rosi Braidotti[1] (1994), se donnent, en termes foucaldiens / deleuziens, comme autant de « déplis » conceptuels où se met en place une pensée autre. La philosophe réinvestit la figure mythique du *nomade* pour en faire une *figuration* du sujet postmoderne. Sa démarche s'inscrit dans la foulée des contributions des théoriciennes métaféministes, qui travaillent à déconstruire le Sujet mâle et à proposer des positions alternatives, telles le *sujet ex-centrique* de Teresa de Lauretis (1990), le *cyborg* de Donna Haraway (1991) ou le *sujet postcolonial* de Trinh T. Minh-ha (1989) et Gayatri Chakravorty Spivak (1993). Deleuze à l'appui, Braidotti pose le nomade en tant que sujet ayant rejeté toute fixité identitaire, épistémologique ou spatio-culturelle. Selon elle, l'identité du sujet nomade se dessine autour de la fluidité et de la mouvance, des pulsions et des mutations, des transitions et des changements. La conceptualisation du *sujet nomade* va de pair avec celle du *nomadisme*, que Braidotti conçoit en tant que vecteur symbolique susceptible de traduire l'état d'une conscience critique postmoderne, « that resists settling into socially coded modes of thought and behavior » (BRAIDOTTI, 1994 : 12). Pour la philosophe d'origine italienne, les modalités épistémologiques à l'œuvre à la fin du millénaire réclament la remise en question des frontières entre les langues, les cultures et les divers domaines du savoir. Elles imposent la libre circulation, voire la migration

[1] La figure du *nomade*, en tant que possible configuration de la subjectivité postmoderne, et l'élaboration des paramètres d'une *pensée nomade* préoccupent à la fin du millénaire nombre de philosophes et théoriciens. Nous renvoyons notamment aux ouvrages de Gilles Deleuze et Félix Guattari (1976, 1980), de Kenneth White (1987) ou de Caren Kaplan (1996).

BDD-A5778 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 02:15:32 UTC)

des concepts et des idées d'une discipline à l'autre. A l'image de la subjectivité nomade, le savoir contemporain doit être nécessairement impur, migrant et en perpétuel devenir. La pensée nomade débouche sur une sorte d'alliance des savoirs qui, loin de toute prétention à la totalisation, ne vise pas moins pour autant à définir autrement l'unité : fluide, transgressive, associative et en transition, bref, nomade.

Cet article se propose de questionner le fonctionnement du *sujet nomade* et *du nomadisme* dans deux romans québécois des années 1980-1990. Il s'agit, par ordre chronologique, de *Copies conformes*[1] (1989), de Monique LaRue et de *Baroque d'aube*[2] (1995), de Nicole Brossard. Si nous nous sommes penchée ailleurs sur le nomadisme spatial de la protagoniste de *Baroque d'aube* (Oprea, 2009), nous appréhendons ici la relation qu'entretiennent les personnages principaux des deux romans avec la langue, plus précisément avec le métissage, voire avec le pluralisme linguistique, conçu dans sa dimension identitaire. Une évolution sera mise en évidence : si l'héroïne de LaRue a du mal à composer avec l'hybridité linguistique, qu'elle perçoit en tant que facteur dépaysant et de vacillement identitaire, la protagoniste de Brossard l'assume en tant que composant essentiel de l'identité postmoderne, tout en exprimant son inquiétude quant aux excès qu'on commet présentement sur la langue.

Dans *Copies conformes*, Claire Dubé est une jeune Québécoise mère de famille, qui accompagne son mari pour un stage en traduction à San Francisco. Des différences notables opposent les deux quant à leurs manières respectives d'envisager les questions de la langue et, subsidiairement, du déplacement. C'est le mari, un scientifique préoccupé par les phénomènes de l'interlangue, qui est à l'origine de « cette expérience d'immersion dans l'anglais » (*CC* : 34). De fait, l'avènement de la micro-informatique équivaut pour lui à une « seconde Renaissance » (*CC* : 187), à laquelle il se doit de participer. Il compte réaliser un logiciel de traduction automatique, qui mette à profit les possibilités ouvertes par l'intelligence artificielle et qui, par voie de technicisation, contribue à éliminer les barrières de communication entre les langues. Le dépaysement ne pose aucun problème au sujet nomade qu'il est. Il est parfaitement à l'aise en anglais, *lingua universalis* de la mondialisation. Le fait qu'« une fraction importante de la population mondiale utilis[e] plus de deux langues » (*CC* : 34-35), s'impose pour lui comme une évidence, comme le trait d'une époque qui remet en question les frontières entre les cultures et rend les identités poreuses, plurielles.

[1] Dorénavant *CC* dans le texte. Le roman exploite le topos du voyage identitaire. Il met en scène Claire Dubé, une Québécoise mère d'un petit enfant, qui accompagne son mari pour un stage de recherche en linguistique à l'Université de Californie à Berkeley. À San Francisco, ils se font louer une maison par Ron O'Doorsey et sa sœur, Brigid, des personnages exaltés, détraqués. À la suite du départ précipité de son mari pour Montréal, Claire Dubé doit récupérer une plaquette appartenant à celui-ci et contenant un logiciel de traduction automatique. Elle est attirée contre son gré dans une sorte d'intrigue policière à rebours, où elle croise les personnages du *Faucon maltais* de Dashiell Hammett transformés en petits faussaires de l'informatique. Elle engage également une aventure amoureuse avec l'ingénieur Diran Zarian, le mari de Brigid.

[2] Dorénavant *BA* dans le texte. Le roman décrit les pérégrinations de Cybil Noland, une écrivaine anglaise en train d'écrire un roman sur Cybil Noland. Sur l'invitation de l'océanographe Occident DesRives, elle participe à côté de la photographe Irène Mage à un projet interdisciplinaire de livre sur la mer. Cinq ans après le voyage en bateau au large du Río de la Plata, elle est de passage à Montréal, lors de la parution en français du roman publié sur les entrefaites. Le livre s'achève au moment où elle s'apprête à rentrer en Angleterre.

BDD-A5778 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 02:15:32 UTC)

De son côté, sa femme se dit « une survivante de l'ère B.C. (*before computer*) » (*CC* : 92 ; entre parenthèses et en italique dans le texte). À l'encontre de son mari, elle ne croit pas à la « Renaissance » informatique. La technicisation du monde contemporain la rebute. À ses yeux, toute machine instaure un effet de distanciation par rapport au degré premier de la réalité et pervertit l'humain. Elle refuse de réduire la communication à une technique, à un algorithme qui remettrait en question tant les émotions que la vision originale du monde que porte toute langue et qui ramènerait l'individu à une abstraction mathématique, répétitive, uniforme. Quoiqu'elle soit une femme lettrée, l'usage d'une langue seconde a sur elle des conséquences déstabilisantes : « Au contraire de toi [s'adresse-t-elle à son mari par le truchement d'un discours imaginaire], je n'ai jamais pensé qu'on puisse sortir de sa langue natale si facilement. J'étais la femme d'une seule langue » (*CC* : 34). Elle souligne constamment dans le roman le décalage qu'elle ressent lorsqu'il s'agit de se faire comprendre « dans cette langue étrangère et pourtant si familière qu'est pour nous [les Montréalais] l'anglais » (*CC* : 17). Elle déplore l'absence au Québec d'un milieu linguistique unique, qui serait le privilège d'une nation puissante, rassurée quant à ses assises identitaires et à sa place dans le monde. Consciente de la précarité du français sur le continent nord-américain, elle n'en fait pas moins un repère identitaire, qui puise sa force à même sa fragilité. En Californie, le Québec est perçu comme un petit pays exotique, dont on soupçonne à peine l'existence. Ses habitants sont des « little friendly […] khébékwa » (*CC* : 105), tandis que le français a l'air exotique, suranné. Sous le ciel immuable de San Francisco, son existence, au même titre que celle de la réalité qu'il sous-tend, semble irréelle : « l'accent naïf de Montréal, les fautes d'orthographe sur les affiches, le français à la radio, dans la rue. Cela me semblait inatteignable, inimaginable. Que nous venions de là-bas, soyons nés là-bas, ayons appris le français là-bas » (*CC* : 130). Pourtant, à côté de la ville de Montréal, le français est un repère identitaire fundamental, auquel Claire s'accroche et revient sans cesse. Par rapport à l'identité californienne, excessive et anhistorique, l'identité québécoise apparaît comme porteuse de mémoire et soucieuse de conserver ses valeurs. Une opposition se configure de ce point de vue, entre, d'un côté, San Francisco, ville atemporelle et figée dans sa perfection de carte postale, et, de l'autre, Montréal, espace des racines et aussi d'un perpétuel devenir. La « beauté […] désespérée » (*CC* : 126), mouvante et mouvementée, profondément humaine, de cette dernière et son « incroyable résistance […] à se figer dans la moindre tradition » (*CC* : 126) sont à l'image du destin même du Québec.

Claire Dubé n'est donc pas une nomade au sens où Braidotti définit ce terme. Si elle se déplace au sein d'un monde postmoderne, elle refuse le dédoublement, voire le morcellement identitaire qu'impliquent l'usage d'une langue seconde ou le plurilinguisme. Pour elle, le français et la ville de Montréal sont des repères identitaires essentiels, en dehors desquels elle a du mal à se définir. Le sens même de son séjour californien est donné, en dernière analyse, par le retour au Québec. Elle n'est pas un sujet excentré, vivant au gré des déterritorialisations successives. Elle se revendique d'une langue et d'une identité collectives, dont elle assume le destin et embrasse la cause : « "Vous êtes un petit peuple, vous aurez toujours de la difficulté à percer…" [dit Zarian]. – "Nous sommes de moins en moins un peuple, et de plus en plus une population. Et une population, vous savez, c'est très bien, c'est tout à fait respectable, c'est mieux que rien du tout !" [rétorque-t-elle] » (*CC* : 86-87). Par son évolution, elle défend l'individualité des « petits peuples » à l'heure du gommage identitaire et de l'effacement des repères entre les cultures, les langues et les peuples.

BDD-A5778 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 02:15:32 UTC)

Pour ce qui est de Cybil Noland, le personnage principal de *Baroque d'aube*, son hybridité linguistique et culturelle est donnée dès son naissance. Elle est née d'une mère québécoise et d'un père anglais. Dans son parcours, Montréal et Londres sont des pôles obligés. En plus, enfant, elle apprend plusieurs langues, ce qui lui permet de passer avec aisance d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre, dans un mouvement de déterritorialisation permanente. Elle est effectivement, de ce point de vue, une identité postmoderne nomade, sa capacité à habiter tous les lieux du monde étant accrue par sa profession d'écrivaine. A l'âge mûr, Cybil décide de porter le nom de sa mère, qui fait référence à son nomadisme identitaire et existentiel (*Noland, no land, sans pays / sans lieu*). De fait, le déplacement entre espaces, identités et savoirs est par excellence un trait du sujet postmoderne. Vu l'effondrement des métarécits et l'ouverture sans précédent des frontières entre les pays, l'individu migre d'une zone (de sens) à l'autre. Il est à la recherche de soi, de l'autre et d'une manière possible de construire son petit récit. Son pays, sa *place*, sont tout à la fois partout et nulle part. Dans le cas du sujet féminin, le nomadisme est historiquement surdéterminé par sa condition d'exilé à l'intérieur de la culture mâle. La femme n'y a pas de place et elle est condamnée à une quête perpétuelle. « As a woman I have no country », disait V. Woolf (1978 [1938] : 114). Toutefois, dans le cas de Cybil Noland, l'absence de lieu stable n'équivaut pas à une impossibilité du lieu. Elle fait plutôt état d'une donnée intrinsèque du personnage postmoderne. Pour celui-ci, le nomadisme est un choix de vie, un moyen de (se) connaître et de (se) comprendre.

Si elle porte le nom de la mère, Cybil choisit d'écrire dans la langue du père, vu que dans celle-ci « je suis joueuse et ne manque pas de tricher. Dans la langue de lui, je sais que je peux gagner en faisant mine de respecter la règle. Et surtout en ne la respectant pas » (*BA* : 224). A la relation fusionnelle avec la mère, elle oppose le rapport cérébral avec le père. L'effet de distanciation qu'instaure ce type de rapport lui permet de se tailler une place au sein de la culture du père. Cette dernière se présente comme un bloc monolithique, que dominent encore des grands récits, comme le démontrent la référence aux grands philosophes ou l'évocation de l'image figée, atemporelle, suffoquant sous le poids de la culture, de la ville de Cambridge. Cybil travaille à l'effriter en une multitude de petits récits, à l'image du « speaker's corner » de Hyde Park, où tout individu peut prendre la parole et présenter sa propre version de la vérité. Le nom de la mère s'inscrit dans la culture du père et la subvertit du fait même. Dans le va-et-vient entre les deux langues / cultures se construit l'identité même de l'héroïne, qui se nourrit en égale mesure de la fragilité de l'une et de la cérébralité à tendance dominatrice de l'autre.

Pour Cybil Noland, la langue est un lieu du sens. Ce qui nous intéresse de ce point de vue chez elle, c'est une inquiétude qui n'est pas sans revêtir des aspects éthiques et qui concerne le destin de la langue au sein du monde contemporain. De fait, au moyen d'un terme venant de la sémiotique culturelle, on peut définir le postmoderne comme étant une *sémiosphère*. Ce terme qu'on emprunte à Youri Lotman (1990 [1966]) fait référence à une culture du signe, en train de gommer complètement le référent. Comme un nouveau baroque, le postmoderne se caractérise par la prolifération des signifiants, notamment visuels, qui transforment l'espace culturel de la fin du millénaire en un immense texte chaotique. Confondu, hébété, le sujet erre au milieu des « référents qui font mal à cause des images rapides qui avalent le sens au fur et à mesure » (*BA* : 67). À cela se superpose dans *Baroque d'aube* une accumulation de petits récits, à l'intérieur desquels le dire devient problématique, car il menace de rendre l'être prisonnier de sa propre histoire ou de l'histoire de l'autre. « [C]haos sombre »

BDD-A5778 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 02:15:32 UTC)

(*BA* : 109), le mot ne fait que « s'interposer entre la réalité et soi » (*BA* : 109). Il empêche l'accès à la présence de l'autre. La sémiosphère est plutôt une *chaos-sphère* : « La confusion s'installait. La langue était comme une grande folle assoiffée de rêves. Au milieu des personnages, elle avalait, vite, goulûment. Elle buvait tout, petites et grandes histoires. Inassouvissable, elle soulevait la mince couche de solitude qui protège d'autrui, siphonnant tout ce qui ne s'écrit pas, ne se partage pas » (*BA* :141). Les petits récits se font proliférants. Le dire a souvent pour fonction d'atténuer l'horreur du vécu. Il sollicite la compréhension, voire la complicité de celui / celle qui écoute. Les personnages commettent des excès sur la langue : « Tout mécréant sachant raconter la main sur le cœur, confidentielle, détournait chaque fois le sujet au profit d'une promiscuité affective qui faisait "comprendre" les pires crimes et goûter le morfil des sens aiguisés par la violence » (*BA* : 109). Ils se *nourrissent* à outrance de mots et de signes. De manière directe ou indirecte, ils interdisent à l'autre l'accès à la parole. La conversation tourne souvent au monologue ou à la dispute. Les idées et les associations d'idées se heurtent et se croisent, tourbillonnantes. L'espace de la langue devient chaotique. À force d'excès, il est menacé de dérèglement, à l'image d'un monde à la dérive. Les mots ne font plus de sens ou ils en font trop. Ils caressent ou fouettent, détruisent l'autre ou se tournent contre celui / celle qui les prononce : « La langue est féroce, pensait Cybil. Pour un mot mal placé, une phrase de trop, elle détruit des réputations. Elle ne pardonne pas si on l'écarte ou la désire distraitement » (*BA* : 142). Les dires des personnages ne font sens que s'ils sont pris séparément. Une fois dans l'ensemble, ils dégénèrent dans la cacophonie. Se crée ainsi un espace de l'incommunicabilité et de l'impossibilité à rejoindre l'autre. Les personnages apparaissent comme prisonniers de leur savoir et de leur pouvoir. Dans ce postmoderne du vide, le langage tourne au vacarme de Babel. Il est donc nécessaire, suggère Cybil Noland, que le sujet envisage avec plus d'égards l'usage qu'il en fait. Il se doit de ramener la langue à ses fonctions essentielles, c'est-à-dire la communication et l'infusion du sens dans le monde : « Il fallait apprendre à manipuler [le] côté abstrait et inquiet [de la langue] pour que la réalité enfile son aiguille du temps, pour que les paroles fuyantes et les mots convenus se transforment en courants de pensée […]. Il fallait tourner la langue vers le futur, l'obliger à illuminer les villes dans leurs moindres recoins, l'amener peu à peu à révéler les dessous des démences d'exil, de mémoire et d'ambitions qui avalaient les êtres de raison » (*BA* : 141-142). *Baroque d'aube* reconsidère donc la position du sujet féminin par rapport à la langue. Si, pour le sujet des années 1970, l'accès à celle-ci était impératif, car il conditionnait l'accès à l'ordre symbolique, le sujet contemporain prend des distances par rapport à une langue devenue bruit, confusion. Il interroge les avenues permettant de préserver la langue en tant que facteur de sens. Obligé de « [d]échiffrer, [de] calculer les chances de vie au milieu des signes » (*BA* : 43), il emprunte deux voies : il affronte directement la civilisation urbaine, en tant que civilisation du signe, et renoue contact avec des zones vierges de signes, dont le corps ou le monde aquatique. Ici, le dire se produit autrement, en dehors des modalités consacrées.

La confiance que Cybil fait aux mots et à la langue est également visible dans une autre série d'oppositions qui scindent le sujet baroque qu'elle est. Ainsi est-elle partagée entre sa fascination pour le rythme frénétique de la vie urbaine et la réclusion nécessaire à l'écriture, entre les images et les mots. Si, pendant son enfance, elle a été une grande lectrice, à l'âge mûr elle consomme à outrance des informations et des images, en tant que marques de l'éphémère et inconsistante culture du signe. Vivant au rythme frénétique des « villes saturées d'émotions et de sensations » (*BA* : 18), elle se

BDD-A5778 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 02:15:32 UTC)

laisse griser par la « dangereuse euphorie que lui procur[ent] les images rapides et démentielles de son siècle » (*BA* : 16). Elle vit au « rythme de l'information » (*BA* :15) et elle aime « la sensation électrique que lui procur[e] la vitesse des images » (*BA* :15). Elle consomme frénétiquement « des mots, des désastres, de la vitesse, des rumeurs, de la peur et des écrans » (*BA* : 15). Toutefois, elle se tourne constamment vers la littérature, vers le tourment et le trop-plein du mot écrit. Ce n'est que la littérature, par le truchement de l'écrivain, qui peut arracher l'humanité contemporaine à la contingence vide dans laquelle elle se vautre et lui faire retrouver « la lumière » : « [l]a littérature toute paradoxale, pleine de ferveur malgré les répétitions, les rechutes, l'idée qu'on peut tomber bien bas si on ne trouve pas les mots, s'il n'y a plus de mot pour remonter à la lumière du jour. Notre apparence. Nos apparitions, notre présence exténuée au milieu des référents qui font mal à cause des images rapides qui avalent le sens au fur et à mesure » (*BA* : 67).

S'ils participent de la déconstruction du sujet et du savoir typiques d'une certaine attitude postmoderne, les deux romans analysés ci-dessus ne sont pas sans soulever des enjeux éthiques. LaRue oppose à l'effritement des identités individuelles et collectives la responsabilité et la raison d'un sujet féminin qui, s'il entend être de son temps, n'envisage pas moins sans appréhension le gommage identitaire que prônent les idéologies contemporaines. Pour sa part, si elle met en place un sujet féminin qui incarne parfaitement le modèle du sujet nomade, Brossard n'est pas sans s'inquiéter quant à la portée de la déconstruction et du relativisme postmodernes. Les deux auteures posent des limites à cette idéologie du décentrage et tendent à esquisser, par l'évolution de leurs personnages, une éthique de la responsabilité. A l'intérieur de celle-ci, la langue est à la fois un repère identitaire et un lieu du sens.

BIBLIOGRAPHIE

Braidotti, R., *Nomadic Subjects. Embodiment and Sexual Difference in Contemporary Feminist Theory*, Columbia University Press, New York, 1994

Brossard, N., *Baroque d'aube*, l'Hexagone, Montréal, 1995

Chakravorty Spivak, G., « Can the Subaltern Speak? », in Patrick Williams and Laura Chrisman [éd.], *Colonial Discourse and Post-Colonial Theory: A Reader*, Harvester Wheatsheaf, Hemel Hempstead & New York, 1993 [1988], p. 66-111

De Lauretis, T., « Eccentric Subjects », *Feminist Studies*, vol. 16, n° 1 (Spring 1990), p. 115-150

Deleuze, G. et Félix Guattari, *Rhizome : introduction*, Minuit, Paris, 1976

Deleuze, G. et Félix Guattari, *Mille plateaux, Capitalisme et schizophrénie [2]*, Minuit, Paris, 1980 (Collection « Critique »)

Haraway, D., « A Cyborg Manifesto: Science, Technology, and Socialist Feminism in the Late Twentieth Century », in *Simians, Cyborgs and Women: The Reinvention of Nature*, Routledge, New York, 1991, p. 149-181

Kaplan, C., *Questions of Travel. Postmodern Discourses of Displacement*, Durham and London, Duke University Press, Durham and London, 1996

LaRue, Monique, *Copies conformes*, Denoël / Lacombe, Montréal / Paris, 1989

Lotman, Y., *Universe of the Mind: A Semiotic Theory of Culture*, introduction by Umberto Eco, Indiana University Press, Bloomington, 1990 [1966]

Minh-ha, Trinh T., *Women, Native, Other: Writing Postcoloniality and Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, Bloomington, 1989

Oprea, D.-A., « Sujets nomades. *Baroque d'aube*, de Nicole Brossard », *Revue Roumaine d'Etudes Francophones*, n° 1 (*Identité et multiculturalisme*), Iaşi, Editions Junimea, mars 2009, p. 58-66

White, K., *L'esprit nomade*, Grasset, Paris, 1987

Woolf, V., *Three Guineas*, Penguin, London, 1978 [1938].

BDD-A5778 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 02:15:32 UTC)